

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

WILK, Richard R. Boulder (Co), *Economies and Cultures. An Introduction to Economic Anthropology*. Westview Press, 1996, 184 p.

par Jean Lévesque

*Études internationales*, vol. 28, n° 4, 1997, p. 872-874.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/703814ar>

DOI: 10.7202/703814ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

nit-il de très bons exemples de la bonne façon de rédiger des articles de revue biographique. Les enseignants en théorie des relations internationales auront donc intérêt à ajouter cet ouvrage à leur liste de lectures obligatoires. De plus, le fait que certains des penseurs abordés par les collaborateurs aient obtenu le Prix Nobel de la Paix devrait aussi nous encourager à étudier davantage leurs œuvres aujourd'hui. D'autre part, il faut souligner que l'ouvrage se limite à la pensée idéaliste dans le contexte britannique. Il est à espérer donc qu'à l'avenir des chercheurs se pencheront sur les penseurs idéalistes qui ont œuvré dans d'autres contextes. On ose aussi espérer que ces prochains livres seront plus abordables!

Lawrence T. Woods

Programme d'études internationales  
University of Northern British Columbia

### **Economies and Cultures. An Introduction to Economic Anthropology.**

WILK, Richard R. Boulder (Co),  
Westview Press, 1996, 184 p.

D'entrée de jeu, disons que fort peu d'ouvrages scientifiques de nos jours sont aussi dénués de toute prétention que cette introduction à l'anthropologie économique de l'universitaire américain Richard R. Wilk, professeur à l'Université de l'Indiana. Il se donne comme objectif celui fort simple de présenter au néophyte – le format et la facture de l'ouvrage trahissent de façon évidente qu'il s'adresse aux étudiants de premier et de deuxième cycles universitaires – un condensé de l'histoire de la discipline, de ses méthodes et de son appareil conceptuel. En un mot il s'agit

d'une tentative de définir l'anthropologie économique par rapport aux disciplines connexes qui la concurrencent et l'inspirent tout à la fois. Tout au long de ces 184 pages, Wilk s'efforce de définir sa discipline non pas de façon rigide, mais plutôt par un survol de ses horizons théoriques, notamment en puisant chez les classiques de l'économie et de la sociologie. Sans risquer de nuire à la clarté de son propos, l'auteur s'y attaque d'emblée.

Il est d'abord fort hasardeux de se lancer dans une entreprise de définition de l'anthropologie économique sans faire cas du débat théorique qui a visiblement inauguré la discipline, celui lancé par l'ouvrage de Karl Polanyi, *Trade and Market in the Early Empires* en 1957. L'analyse de Polanyi fut qualifiée de substantiviste ou d'institutionnaliste de par son argument selon lequel l'économie d'une société donnée est intégrée dans ses institutions et n'a donc pas d'existence autonome ni de logique propre. C'est ainsi que l'accent mis sur les institutions sociales et politiques doit révéler les trois façons par lesquelles les sociétés humaines intègrent les activités économiques soit la réciprocité, la redistribution et l'échange. En ce sens, le capitalisme moderne ne fait qu'institutionnaliser et formaliser la sphère des échanges. Les opposants à Polanyi et son école, bientôt qualifiés de formalistes, s'en prirent à l'idée selon laquelle les êtres humains n'auraient pas de « motifs les poussant au gain » et avancent le contraire, c'est-à-dire l'existence d'une tendance à la maximisation, que ce soit avec ou sans monnaie et marchés. Leur insistance sur un comportement économique rationnel aux propensions universelles

tranche nettement avec les accents relativistes des supporteurs de Polanyi. Plus de 40 ans plus tard, le débat qui semble pour plusieurs gagné par les relativistes ou institutionnalistes n'est certainement pas clos aux yeux de Wilk qui rend bien aux formalistes d'avoir amplement démontré que les décisions individuelles et les choix ont justement un impact sur l'avenir individuel et que les individus conservent, par rapport à leur bagage culturel et à leurs institutions sociales, une certaine autonomie dans la sphère économique. Toutefois, les attaques sur les thèses formalistes se sont faites plus vigoureuses sous l'impact conjugué du néo-marxisme, du féminisme, de l'anthropologie écologique et de ce qu'il est convenu de nommer les *Peasant Studies*.

Afin de donner une certaine richesse conceptuelle à son survol théorique, Wilk franchit les frontières de sa discipline et entreprend un exercice de généalogie des concepts économiques qui le fait remonter jusqu'aux fondateurs de l'économie dite classique (Smith, Ricardo) avant de présenter les plus récents apports de l'école dite néo-classique. Tout ceci afin de bien saisir les concepts clefs de demande et d'offre, d'usage et de choix rationnel, d'immoralité économique et de théorie des jeux, et aussi afin de présenter, d'autre part, une des trois approches centrales qu'a définies l'auteur quant aux comportements économiques, celle de l'intérêt individuel rationnel.

La deuxième approche centrale choisie par Wilk pour son survol peut être définie par les termes d'économie politique et d'économie sociale ce qui lui fait couvrir dans un même chapi-

tre les approches inaugurées par Marx et Durkheim. Ces écoles, qui semblent à prime abord diamétralement opposées, sont présentées comme étant liées par une même emphase sur les structures – les modes de production chez Marx et la conscience collective chez Durkheim – plutôt que sur les choix individuels. Après avoir passé en revue les écoles néo-marxistes et l'anthropologie sociale britannique d'Evans Pritchard et de Radcliffe Brown, Wilk condense son évaluation par l'absence de définition claire chez tous ces théoriciens de l'identité des acteurs économiques autant que leur impossibilité à théoriser la prise de décision individuelle. Un constat du même type est adressé à l'endroit de la troisième tendance, celle que Wilk nomme « l'économie morale » qu'il fait remonter jusqu'à Max Weber et Bronislaw Malinowski et qui, popularisée dans les dernières décennies par Marshall Sahlins et Clifford Geertz, met l'accent sur les valeurs culturelles produites durant l'échange et sur la communication symbolique. Si cette tendance pêche par excès d'attribuer l'essentiel des comportements économiques aux valeurs culturelles, l'auteur d'*Economies and Cultures* reproche surtout à ses tenants de se montrer incapables de déterminer dans quelle mesure – et non entièrement – la culture détermine les comportements des acteurs économiques.

Comme Wilk refuse de prendre parti pour l'une ou l'autre théorie, il situe ses préférences dans un espace mitoyen, comme la théorie de la pratique de Pierre Bourdieu, qui définit la nature humaine comme polymorphe et dépeint la vie quotidienne en termes d'improvisation et de stratégies plus ou moins rationalisées, ou

encore des ouvrages moins connus comme celui de Donald Donham sur les paysans éthiopiens, *History, Power, Ideology*. Ce dernier réussit à combiner une approche néoclassique du choix rationnel pour les problèmes micro-économiques à court terme, une analyse néo-marxiste des structures politiques et idéologiques, de même que des relents d'anthropologie culturelle proche de Sahlins. La flexibilité de l'analyse et une bonne pratique sont, au terme du survol effectué par Wilk, la seule façon de combler les lacunes laissées par les trois approches étudiées dans cet ouvrage. À la question d'une définition concise de l'anthropologie économique, l'universitaire américain termine son parcours en résumant l'objet de sa discipline : la nature humaine abordée dans la perspective de l'échange des biens.

Bien que l'on puisse parfois s'agacer de la catégorisation proposée par Wilk, il est néanmoins évident que ce dernier réussit parfaitement à atteindre son objectif et à présenter de façon claire les concepts qui fondent sa discipline. Ses chassés-croisés théoriques entre l'anthropologie, l'économie et la sociologie pourront peut-être décourager toute catégorisation formelle de son objet d'étude mais auront sûrement le mérite d'intéresser les étudiants de plusieurs sciences sociales et non seulement les apprentis anthropologues. Enfin, le style de Wilk pourra sembler cabotin aux yeux de plusieurs, et la dizaine de dessins humoristiques représentant plusieurs des grands théoriciens présentés lors de son survol conceptuel brise la monotonie des ouvrages théoriques habituels. Il n'en reste pas moins que cet ouvrage sera d'un intérêt certain surtout de par la clarté de sa discussion

des concepts qui fondent l'analyse humaine des comportements économiques.

Jean LEVESQUE

Département d'histoire  
Université de Toronto, Canada

### **Collapsed States: The Disintegration and Restoration of Legitimate Authority.**

ZARTMAN, I. William (dir.). Boulder, Londres, Lynne Rienner Publishers, 1995, 303 p.

Une quinzaine de spécialistes se penchent sur le problème des «États effondrés» et sur les processus de recomposition suivant ce phénomène. Les contributions (études de cas et apports théoriques), initialement présentées à un congrès du SAIS, ont été regroupées en quatre parties. La première est consacrée aux États effondrés et reconstruits, la seconde aux États présentement effondrés où la restauration reste un but à atteindre et la troisième aux États menacés d'effondrement. La quatrième partie, plus théorique, est vouée aux agents potentiels de reconstruction.

Dès le départ, Zartman définit le concept central «d'effondrement étatique» et donne le ton à l'ouvrage. «Il s'agit d'une situation où la structure, l'autorité (le pouvoir légitime), la loi et l'ordre politique se sont écroulés et doivent être reconstitués sous une certaine forme, ancienne ou nouvelle» (p. 1). Bien que l'on observe maints exemples de ce phénomène dans le temps et l'espace (tant en Afrique qu'en Europe de l'Est et sur le territoire de l'ex-Union soviétique), l'ensemble de l'ouvrage est consacré à l'étude des cas africains.